

CHAPITRE 1

Je suis partie en voyage et je ne suis jamais revenue...
La Dordogne a ravi mon cœur.

Nous étions partis, mon mari Simon et moi, pour la France. Notre périple devait durer trois semaines et il avait pour but premier de visiter plusieurs châteaux de la Loire et de la Dordogne. Je jugeais cela, pour ma part, trop court – j’en rêvais depuis si longtemps –, mais Simon n’avait accepté qu’avec la promesse de visiter quelques vignobles en chemin. Je la lui avais accordée sans hésitation, sensible au fait que, même si ce genre de voyage ne le passionnait pas autant que moi, il se pliait à mes désirs de bonne grâce.

Ah! La Dordogne... Je ne connaissais rien de cette région, mais Simon avait insisté pour y aller après avoir lu que les vignobles y abondaient et je n’y avais consenti qu’à cause des nombreux châteaux médiévaux qui y étaient répertoriés. Sinon, cela ne m’attirait pas outre mesure. Paris, la Provence, la Côte d’Azur sont des destinations très courues et on a tendance à oublier la richesse que peuvent contenir les plus petits écrins.

Je ferme les yeux et les souvenirs affluent. Région de châteaux, mais aussi de bastides et d’abbayes chargées d’histoire; les routes vallonnées qui serpentent entre les platanes et les vignes, où la transition entre le soleil et l’ombre est si soudaine qu’on a parfois l’impression de

s'être assoupi et de se réveiller en sursaut; les champs de lavande ou de tournesols, immenses, et aux mouvances chatoyantes semblables aux vagues de la mer; les ruelles pavées aux pierres tellement polies par les siècles qu'elles ont l'air gorgées de soleil; les lucarnes aux volets rabattus sur les murs avec leurs rideaux en dentelle qui voltigent; les fenêtres tout en hauteur sur le bord desquelles le chat de la maison aime se prélasser; les portes grandes ouvertes sur la rue qui ressemblent aux bras tendus d'un ami; les cours grandes comme des mous-choirs, cachées aux regards par des murailles en pierre; les grandes serviettes-éponges séchées au grand air, imprégnées de tous les parfums de la terre ancestrale; la pénombre des églises où les pierres froides ont été modelées par toutes ces mains qui les ont effleurées au cours des siècles; les cloîtres où le temps semble suspendu et où le moindre mouvement de l'air sur la peau nous plonge dans des visions d'un autre monde; les châteaux médiévaux juchés entre ciel et terre, qui ont l'air d'avoir été vomis par la montagne tellement ils y sont bien intégrés.

Les pierres, toujours les pierres, vivantes de toutes ces vies qu'elles ont vu défiler, ces pierres que mes mains réchauffaient – ou peut-être était-ce le contraire –, que je sentais palpiter et frémir sous mes paumes et qui m'émouvaient jusqu'aux larmes. Combien d'amoureux ont-elles vus passer? Combien de peines ont-elles soulagées? Combien de vœux ont-elles exaucés? Combien de cœurs ont-elles capturés?

Le mien, je l'ai déjà dit. Pourtant, je croyais bien qu'il était à l'abri et que Simon en était le gardien absolu.

CHAPITRE 2

Simon et moi étions mariés depuis vingt-deux ans et, pendant toutes ces années, nous n'avions pas connu de véritable crise conjugale. J'avais dix-neuf ans lorsque je l'avais rencontré et, lui, vingt-sept. Douze mois plus tard, nous convolions en justes noces. Même à cette époque, il était déjà sérieux, mais c'était justement ce trait de caractère qui m'avait séduite.

Tout me prédisposait à ce genre de relation. En effet, l'exemple de mes parents ne m'encourageait guère à rechercher l'amour à un si jeune âge. Ma mère était devenue enceinte de moi à dix-sept ans, et un mariage précipité avait été organisé par les familles concernées sans même que mon père soit consulté. Trois ans plus tard, il avait disparu de nos vies et n'avait plus jamais donné de nouvelles, ni à nous ni à ses parents. J'avais treize ans lorsque nous avions appris sa mort. Il faisait des courses amateur, et son bolide avait pris feu après avoir fait plusieurs tonneaux.

Maman avait applaudi, je m'en souviens très bien. C'est peut-être pour ça qu'elle se tua un an plus tard dans un accident de la route. Elle avait bu; alors, on ne pouvait blâmer personne d'autre qu'elle, mais, du haut de mes quatorze ans, j'avais décrété que c'était un juste retour des choses.

Mon père, dont je n'avais pratiquement aucun sou-

venir, m'avait toujours manqué, tandis que ma mère, qui m'avait élevée, était une source de honte pour moi. Elle était alcoolique et j'évitais le plus possible de me montrer en sa compagnie.

Évidemment, j'aurais pu mal tourner, mais je me suis plutôt donné le défi de racheter les fautes de mes parents par ma conduite exemplaire. Orpheline à quatorze ans, je partis vivre avec ma grand-mère jusqu'à sa mort. J'avais alors dix-huit ans et j'étais parfaitement autonome.

Les garçons ne m'intéressaient pas. Je les trouvais immatures et, surtout, je voulais profiter de ma jeunesse avant de m'engager pour la vie.

C'était ainsi que je voyais les choses lorsque j'avais fait la rencontre de Simon.

Son parcours à lui était tout le contraire du mien. Il avait été élevé par ses deux parents, qui formaient un couple parfait. J'étais d'ailleurs tombée sous leur charme avant même que mon amour pour Simon s'épanouisse. À eux trois, ils constituaient exactement le modèle de famille dont j'avais toujours rêvé. Lorsque j'avais accepté la demande en mariage de Simon, je savais quel genre d'existence m'attendait et je ne souhaitais rien de plus.

Néanmoins, au fil des années, un certain ennui s'était installé dans mon cœur, surtout après le départ de notre fils David. J'étais toujours heureuse avec Simon, je ne doutais pas de notre amour et j'étais convaincue que nous vieillirions ensemble, mais je sentais une légère fêlure dans notre couple. Trop de routine, pas assez de communication, un laisser-aller au niveau des sentiments, rien de très grave, mais l'éloignement pointait son nez.

J'avais donc décidé de prendre les choses en main en orchestrant ce voyage en amoureux qui, j'en étais convaincue, nous rapprocherait immanquablement.

Je n'avais pas dit à Simon ce que j'espérais retirer de notre périple en terre française, car je savais d'expérience qu'il repousserait mes incertitudes du revers de la main. Pour lui, tout allait toujours pour le mieux. Il menait exactement l'existence qu'il avait toujours souhaitée et il ne désirait rien y changer.

J'aurais voulu pouvoir encore être du même avis, mais j'avais maintenant besoin de plus. Lorsque nous reviendrions de nos pérégrinations, je ne doutais pas une seconde qu'il me remercierait pour le renouveau qu'elles nous auraient apporté.